

Thérèse Raquin



Thérèse Raquin

**Adaptation et mise en scène de Philippe Faure
D'après le roman d'Emile Zola**

A partir de la seconde

Mardi 19 mai à 20h30
Mercredi 20 mai à 19h30

Thonon - Espace Maurice Novarina

➤ **Distribution**

Adaptation et mise en scène : Philippe Faure
Assisté d'Emmanuel Robin

Scénographie, costumes : Alain Batifoulier

Lumière : Christophe Forey

Avec :

Camille : Jean-Claude Martin

Laurent : Marc Voisin

Thérèse : Anne Comte

Madame Raquin : Claire Cathy

Re-Création : Octobre 2008

➤ L'histoire...

Thérèse est mariée à Camille, son cousin, un mari souffreteux, tiède, les bras mous, de peu d'ambition...Le couple vit avec Mme Raquin, la mère de Camille, au fond d'une impasse à Saint Ouen... Thérèse et sa belle mère s'occupent d'une petite mercerie sans envergure...

Thérèse s'est résignée à cette vie pesante, à ce couple improbable qu'elle forme avec Camille...

Jusqu'au jour où Camille ramène à la maison Laurent, un de ses amis d'enfance. C'est une force de la nature qui peint une peinture brutale, un sanguin. Pour Thérèse, l'apparition de Laurent est un choc sensuel ! Très vite ils vont devenir amants, se jouant de Camille et de Madame Raquin. Thérèse, si effacée précédemment, va devenir une maîtresse incandescente...

Entre Thérèse et Laurent va naître l'idée de supprimer Camille pour être Libres !

Une fois passés aux actes, leur relation va avoir un caractère hallucinatoire et pitoyable : plus jamais ils ne pourront se toucher, hantés par la noyade de Camille. Ils seront obligés de subir la tragédie du destin....

➤ Un roman au théâtre ?...

Il faut savoir tout d'abord que Zola lui-même s'était essayé à une adaptation théâtrale de son œuvre.

« Le théâtre et le livre ont des conditions d'existence si absolument différentes, que l'écrivain se trouve forcé de pratiquer sur sa propre pensée de véritables amputations, d'en montrer les longueurs et les lacunes, de la brutaliser et de la défigurer pour la faire entrer dans un nouveau moule. C'est le lit de Procuste, le lit de torture, où l'on obtient des monstres à coups de hache » Préface à Thérèse Raquin, drame en quatre actes, juillet 1875.

La pièce de Zola ne connaît pas un grand succès. « Empêtré dans le souci naturaliste de transposer tout ce que le roman montre, il n'avait pas surmonté les pièges inhérents à la richesse et à la diversité d'une œuvre qui laisse libre cours, en surface, à l'extension des espaces naturels et sociaux. » Henri Mitterand.

➤ Philippe Faure

Auteur, adaptateur, metteur en scène, comédien, directeur de théâtre..

Philippe Faure est un homme de théâtre complet. Auteur, adaptateur, metteur en scène, comédien, il est aussi le directeur du théâtre de La Croix Rousse à Lyon depuis 1994.

Auteur, il a publié un grand nombre de textes qu'il met en scène la plupart du temps. Ses pièces sont à l'image de l'homme : sensibles, inquiètes ou burlesques. Elles évoquent tantôt la difficulté de communiquer, tantôt la manière dont le théâtre se prend au sérieux (*Moi tout seul*, farce autobiographique), tantôt ces rencontres nécessaires, ces transmissions indispensables entre les poètes et le public.

Il a également toujours pris soin de montrer les classiques, aussi bien les grandes pièces du répertoire, celles de Molière (*Le bourgeois gentilhomme*, *Le malade imaginaire...*), Marivaux, Musset (*on ne badine pas avec l'amour*)

Mais il a aussi toujours eu à cœur de porter sur la scène de grands textes littéraires dont il a fait l'adaptation : *Frankenstein*, *L'écume des jours*, *Les liaisons dangereuses...*

Quelques remarques de Philippe Faure sur sa mise en scène de *Thérèse Raquin...*

« *Thérèse Raquin* n'est pas un roman comme les autres. Puisqu'il fait s'affronter deux esthétiques contradictoires : il y a dans *Thérèse Raquin* quelque chose de l'ordre de l'hallucinateur. Presque du grotesque. En tous cas de la monstruosité. On pense évidemment à Goya. Trois passages du roman traduisent cette esthétique : c'est la noyade de Camille dans la barque avec la morsure insupportable infligée au cou de Laurent, morsure béante comme un remords. Deuxième scène : la paralysie de Mme Raquin dont le regard fixe et presque mort, va assister aux règlements de comptes sordides entre les deux amants. Et enfin, évidemment, les corps à corps amoureux entre Thérèse et Laurent, corps à corps vertigineux.

Mais il y a une autre esthétique dans ce roman : c'est la place fondamentale du silence, du non-dit, du secret des corps. Comme si chaque corps possédait son secret. D'un côté donc le spectacle de la mer déchaînée et de l'autre le silence de la peau. Evidemment cette contradiction est extraordinairement théâtrale, et c'est ce qui m'a passionné. D'un côté la démesure, de l'autre la paix des sens. Entre, une tragédie à nulle autre pareille. »

« L'adaptation d'un roman pour le théâtre n'est surtout pas un exercice d'ordre technique. C'est un acte beaucoup plus grave, puisqu'il s'agit ni plus ni moins de raconter avec d'autres mots, la même histoire, les mêmes personnages, les mêmes douleurs, les mêmes silences et les mêmes mystères écrits en d'autres temps.

Cela ne tient à rien. Peut être à la faculté de se fondre dans une œuvre, de s'y évanouir : comme un morceau de sucre dans un verre d'eau. Cela tient du miracle. Le travail doit être invisible...Seule compte l'évidence : le morceau a fondu.

Alors seulement tout devient possible. Commence l'écriture, une écriture en état d'apesanteur où le laborieux se mélange à l'improbable. Là et là seulement, l'œuvre choisie a une chance de remonter à la surface et de flotter au fil de l'eau. Fragile et concrète comme une volute de vapeur. Résultat d'un phénomène chimique. Inexplicable. Comme l'Amour. »

Sylvie Thorel-Cailleteau, attachée d'enseignement et de recherche à l'université de Reims à propos de la mise en scène de Philippe Faure

« Philippe Faure, que ne retenaient ni les mêmes craintes ni le même héritage dramatique, a pris dans son travail d'adaptation un parti inverse de celui de Zola : loin de chercher à dénouer le fil de l'intrigue en introduisant des comparses et en variant les registres, il a choisi de le resserrer, de plus en plus vigoureusement, jusqu'au moment final ; loin de vouloir inscrire ce drame que Zola qualifiait lui-même d'exceptionnel, dans la petite réalité des gestes quotidiens, il s'est au contraire employé à développer le mouvement d'hallucination qui déporte le roman vers une sorte de grande réalité qui serait celle du fantastique. Du texte zolien il a rendu le point d'extrême acuité l'ayant lu comme l'histoire d'une morsure, d'une déchirure de la chair : derrière la réalité lourde et nette, Zola nous laisse deviner un paysage mental fait de saignements, de secousses, de cris, d'à-coups, d'effondrements, de jaillissements et de silences inouïs.. Un vrai paysage fantastique où les limites s'effacent, où rôde l'odeur de la mort. »

Alain Batifoulier, chargé des décors et costumes de la pièce de Philippe Faure

Dans une chambre en toile de théâtre, au traitement pictural, où le noir dessine à grands traits sur le rouge passion le « ruedo » d'une arène...

...une grande courbe de séparation de l'ombre et de la lumière, la déchirure d'un crépuscule comme dans les gravures tauromachiques de Goya.

...Deux grands blocs de bois noirs, mobiles, développent une grille d'alvéoles « piranésiennes » toutes d'un même format avec des lampes à pétrole incorporées et cernent l'amphithéâtre de l'Acte...

...ce sont les casiers surdimensionnés de la boutique la « Mercerie Raquin », les cases de la morgue et les classeurs des éléments de la vivisection de la passion...

...la passion travée pour Thérèse sur une sorte de route en fuite, recouverte d'un bitume presque noir, semé de cailloux et de crevasses sombres...

...et qui fuit et finit dans le lointain en herbes folles sur le tremplin des rives du canal de Saint Ouen.

Un plancher incliné, de jardin à cour, passe sous la route et noue la tragédie au sol dans une chambre au carrelage rouge et blanc qui sert de radeau à un lit banal chargé d'oreillers et de draps froissés qui dessinent les ratures de l'empreinte des corps, sous une énorme lampe chirurgicale.

Piège pour un amour puissant, une passion à vif , une déchirure crue en Rouge et Noir.

> Quelques éléments biographiques sur Zola...

Naissance à Paris le 2 avril 1840, il est le fils de François Zola, italien, ingénieur des travaux publics et d'Emilie Aubert dont les parents étaient des artisans beaucerons.

Après avoir passé son enfance à Aix en Provence, il revient à Paris en février 1858. Il y termine ses études mais échoue au baccalauréat.

Il entre en 1862 comme employé chez Hachette où il reste quatre ans et devient rapidement chef de la publicité. Il publie ses premières chroniques dans la presse.

En 1864 il publie le recueil de nouvelles « Les contes à Ninon » et en 1865 il publie son premier roman « La confession de Claude ».

En 1866 il quitte Hachette et devient chroniqueur littéraire à l'Événement. Il publie également des articles sur la peinture en défendant Manet et les impressionnistes.

En 1867 paraît *Thérèse Raquin*, roman dont la préface de sa plume est un véritable manifeste du surréalisme.

En 1871 il débute la fresque romanesque des *Rougon Macquart* (20 volumes)

En 1878 il acquiert une maison de campagne à Medan où certains naturalistes se réuniront lors des soirées de Medan.

Le 11 janvier 1898 est publiée dans l'Aurore sa lettre retentissante au Président de la République, « J'accuse » sur le procès Dreyfus. Elle lui apportera en quelques jours une immense renommée et lui vaudra à la fois condamnation et amende, ce qui l'obligera à un an d'exil à Londres.

Il mourra le 28 septembre 1902, asphyxié : cheminée défectueuse, assassinat ? rien n'est résolu.

Ses cendres seront transférées au Panthéon en 1908.

➤ **Revue de presse ...**

« Corps incendiés » Pierre Moulinier, Le Monde, 1992

Dans l'impersonnalité de la morgue, les corps sont démunis, nus, sans défense. C'est cette scène, où Laurent va reconnaître le cadavre de Camille que Philippe Faure a placé exactement au centre de son adaptation de Thérèse Raquin comme pour mettre la mort, le bout du chemin, au cœur de son spectacle. Du roman de Zola il a gommé les aspects naturalistes, éliminé les personnages secondaires, pour garder la quintessence du récit, se concentrer sur quatre êtres qui se déchirent de tout leur corps, de toute leur âme, jusqu'à se perdre. Zola reconnaîtrait-il sa « bonne madame Raquin » dans cette dame noire, dure, inquiétante, qui ne consent à s'adoucir un peu qu'après la noyade de son fils ? Retrouverait-il le maladif Camille dans ce garçon rigolard et enfantin qui se balade un accordéon dans les bras ? On ne se pose guère la question devant l'évidence des choix, la force des partis pris du texte et du spectacle.

Corps malades et amoureux, paralysés ou destructeurs, écrasés par le grand mur qui se dresse devant eux ou aspirés au fond de la scène par un trou noir qui est comme un passage mythique. Corps étendus comme des géants sur la couche nuptiale ou se bousculant dans la chambre aux moquettes vulgaires. Dans sa mise en scène, P. Faure pousse l'affrontement avec une violence grandiloquente et impudique.

Brûlés jusqu'à l'incandescence, les comédiens portent magnifiquement cette tragédie traitée au lance-flamme.

« Histoire de corps », Nelly Gabriel, Lyon Figaro

La construction en flash back voulue par Philippe Faure pose le crime des amants en exergue de l'intrigue imaginée par Zola, intrigue ici resserrée sur quatre personnages.

Il y a les mots. Ceux de la passion la plus brute, ceux du mensonge et de la haine. « J'ai ton odeur dans la bouche. », « c'est ta peau qui m'a rendu fou. », « Tes mains sont pourries, dégoûtantes. ». Il y a les corps. Qui se caressent, s'étreignent dans l'amour, le jeu ou la lutte. Le corps de Thérèse, inerte quand l'ennui l'habite au début de la pièce égaré quand la passion le possède. Celui de Camille, le mari malade, souffrant, toujours un fardeau et un dégoût pour lui-même et les autres. Le corps de la mère, silhouette noire et coupante, d'une présence terrible dans ses silences. Et le corps de Laurent, l'amant. Tranquille, ce corps, puissant, qu'animent des pulsions saines jusqu'à ce qu'il rencontre la femme de son ami Raquin. Et le voilà hors de lui. Même s'il est le seul à ne pas sombrer complètement dans la folie qui s'empare de la boutique du passage du Pont-Neuf, il n'en réchappera pas.

(...) Une voix off introduit les tableaux successifs, voix de la fatalité et de l'inexorable. Adaptant Zola, Philippe Faure a réussi un condensé féroce et violent, où rôde la mort, où règne l'acharnement douloureux. L'essence de la passion criminelle. (...)

Jean Philippe Mestre, Le progrès

On voit plutôt rarement un théâtre qui revendique ouvertement sa théâtralité. Provoqué par excès plutôt que d'ennuyer par défaut. C'est le choix de Philippe Faure quand il met en scène son adaptation de *Thérèse Raquin*. L'intrigue du roman de Zola justifie ce choix : il s'agit de montrer la violence des passions, l'errance et la démesure de la folie, en évitant ce que le réalisme pourrait imposer de trivialité. (...)

La mise en scène de P.Faure s'appuie sur une superbe écriture de théâtre : dans son adaptation P.Faure ne renie rien de son art de la litote, de la limpidité du style de l'exacte mesure du poids des mots.

(...)

➤ Quelques apports pédagogiques...

Préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin*.

Dans *Thérèse Raquin*, j'ai voulu étudier des tempéraments et non des caractères. Là est le livre entier. J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leurs sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus. J'ai cherché à suivre pas à pas dans ces brutes le travail sourd des passions, les poussées de l'instinct, les détraquements cérébraux survenus à la suite d'une crise nerveuse. Les amours de mes deux héros sont le contentement d'un besoin ; le meurtre qu'ils commettent est une conséquence de leur adultère, conséquence qu'ils acceptent comme les loups acceptent l'assassinat des moutons ; enfin, ce que j'ai été obligé d'appeler leurs remords, consiste en un simple désordre organique, en une rébellion du système nerveux tendu à se rompre. L'âme est parfaitement absente, j'en conviens aisément, puisque je l'ai voulu ainsi.

On commence j'espère à comprendre que mon but a été un but scientifique avant tout. Lorsque mes deux personnages, Thérèse et Laurent, ont été créés, je me suis plu à me poser et à résoudre certains problèmes : ainsi, j'ai tenté d'expliquer l'union étrange qui peut se produire entre deux tempéraments différents, j'ai montré les troubles profonds d'une nature sanguine au contact d'une nature nerveuse. Qu'on lise le roman avec soin, on verra que chaque chapitre est l'étude d'un cas curieux de physiologie. En un mot, je n'ai eu qu'un désir : étant donné un homme puissant et une femme inassouvie, chercher en eux la bête, ne voir même que la bête, les jeter dans un drame violent, et noter scrupuleusement les sensations et les actes de ces êtres. J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres.

Eléments d'analyse de Sandrine Parent, dramaturge du spectacle

« La paix des sens », voilà ce que mendie Laurent au bout de l'histoire, au bout du supplice quand devenu esclave de son tempérament, son corps semble ne plus lui appartenir, ne plus lui obéir.

L'histoire est celle des sens : Thérèse Raquin, roman des sens, convoque brutalement le goût, l'ouïe, le toucher, l'odorat et la vue.

« Mes lèvres n'ont plus de goût »

Le goût de l'autre avant le dégoût. La passion s'accroche avec gourmandise sur les lèvres puis y glisse quand la salive n'a plus de saveur. Bientôt les « lèvres n'ont plus de goût » et s'écrasent, fades et insipides, sur les corps des amants. Dans la gorge seul un arrière goût amer persiste.

« Je ne veux pas t'entendre. »

Des chuchotements secrets aux silences profonds, des soupirs étouffés aux fracas des fureurs, des bruits de la peur au mutisme voulu, il faut avoir l'ouïe fine dans Thérèse Raquin. Les personnages ont surtout le goût et la tentation du silence. « Je ne veux pas t'entendre », « tais-toi » murmurent-ils déjà sourds l'un à l'autre avant que plus aucun bruit ne les trouble.

« C'est ta peau qui m'a rendu fou. »

Une histoire de peau. Un besoin irrépressible du corps de l'autre, de « sa peau sous les doigts », de ses mains ; des mains apaisantes, douces ou brûlantes, des mains d'amants et d'assassins. Sans cesse les corps se cherchent, s'approchent, se touchent, se caressent, se frottent, se serrent l'un contre l'autre insatiablement jusqu'à « rendre fou. »

« J'ai ton odeur dans ma bouche. »

Une histoire à respirer comme Laurent respire sa maîtresse. L'odeur au cœur de la sensation : « j'ai ton odeur dans ma bouche » dit Laurent gavé des parfums de Thérèse. Suivre l'histoire dans le sillage de ses effluves : ceux ignobles qu'exhalent les cadavres de la morgue, ceux entêtants des sueurs de la passion, odeurs des vivants. L'odeur du mâle qui affole Thérèse écoeurée par son mari : « un vieux bébé qui sent mauvais. » Emanations diverses, étrangement mêlées : au bout du compte une odeur comme une fumée qui pique, envahissante.

« Le portrait verdâtre de Camille »

Cinquième et dernier sens : la vue pour une histoire de regard. Premier regard de Thérèse sur un cou, le cou de Laurent, un cou carré et lourd, un cou d'homme et le corps glisse vers le vertige ; l'histoire dérape brutalement. Comme dans la tragédie classique le premier regard est fulgurant, foudroyant. On se dévore des yeux jusqu'à s'hypnotiser.

Dans Thérèse Raquin la scène est le lieu essentiel du regard. Celui impitoyable de madame Raquin dont seuls, les yeux terribles bougent et foudroient le couple assassin de son fils.

Celui fantastique, du ciel qui juge et qui punit. Comme l'œil qui regardait Caïn, l'œil macabre de Camille, l'œil du chat scrutant les amants coupables.

La vue enfin, pour une histoire de couleurs où se détache, glauque la tête verdâtre du portrait de Camille

Le rideau se ferme. La grimace géante tombe, tel un couperet, éclaboussant tout de son vert de cadavre.

Vous pouvez trouver également une analyse de l'œuvre romanesque dans « L'école des lettres » II, n°8, 1984-1985.

Il existe une version cinématographique de 1956. Film de Michel Carné avec Simone Signoret, Ralf Vallone et Jacques Duby. Plus librement adaptée : le drame a lieu à Lyon ; un nouveau personnage apparaît, le témoin du meurtre de Camille.